

## *Introduction*

### **TRISTAN ET YSEUT, BARBARES D'OCCIDENT ?**

Le médiéviste et académicien français Joseph Bédier (1864-1938) est l'auteur d'une adaptation de *Tristan et Yseut* qui a fait date<sup>1</sup>. On parle encore aujourd'hui avec vénération du « *Tristan* de Bédier ». À sa parution, l'ouvrage avait suscité un engouement remarquable pour la vieille histoire des amants de Cornouailles. Toutefois, le *Tristan* de Bédier n'est pas une œuvre médiévale. C'est un récit réinventé, une aimable et estimable récréation littéraire et non un texte d'appui pour une étude de la légende. Aujourd'hui, toute étude tristanienne digne de ce nom doit se confronter aux textes originaux en ancien français et relever le défi permanent de leur obscurité<sup>2</sup>.

Joseph Bédier était pourtant un philologue de haut vol. Il avait étudié et publié avec soin certains textes médiévaux tristaniens. Son édition du roman de Thomas (1902-1905) s'efforçait même de rétablir les nombreuses lacunes des épaves manuscrites de l'œuvre grâce aux témoignages convergents de récits parallèles (roman en prose, œuvres allemandes et saga norroise du XIII<sup>e</sup> siècle). Sa remarquable érudition se heurta toutefois à des préjugés qui étaient aussi ceux de toute une époque : mépris du folklore et de la culture traditionnelle, mépris des études celtiques, positivisme philologique, académisme esthétique.

L'éclipse subie par les études mythologiques sur le Moyen Âge durant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle correspond à une éclipse comparable subie par les études celtiques, en France tout au moins. Comment s'en étonner puisque les deux disciplines remontent finalement aux mêmes racines culturelles ? À une telle éclipse, plusieurs explications. Tout d'abord le statut très marginal des études celtiques en France. La connaissance des anciens peuples celtes et de leurs mythes resta long-

temps confidentielle, malgré les efforts d'un d'Arbois de Jubainville ou d'un Georges Dottin pour développer l'étude des « antiquités nationales ». La suprématie idéologique du modèle gréco-romain sur l'héritage des Celtes avait conduit à ne reconnaître qu'une seule grande civilisation antique et, par conséquent, qu'une seule grande mythologie. Dans cette vision partielle et partiale de l'Antiquité, les Celtes étaient réduits à la portion congrue. *Vae victis !* « Malheur aux vaincus ». On les priva en effet du droit d'écrire leur propre histoire. Ce n'est pas sans conséquence pour notre perception du monde celte aujourd'hui.

Un exemple de ce mépris académique envers les Celtes est fourni justement par Joseph Bédier qui dénonçait ces « contes brutaux de demi-civilisés <sup>3</sup> », que racontait ce peuple étrange. Selon lui, Tristan était même le « héros d'une sorte de *Décameron* barbare <sup>4</sup> ». C'est sans doute la raison pour laquelle il entreprit de récrire le roman de Tristan à sa manière, c'est-à-dire dans un style qui rappelait plus celui de Maeterlinck que celui de Béroul et Thomas <sup>5</sup> ! Bédier n'était en fait que le produit d'une université française nationaliste, rationaliste, conformiste et traumatisée qui avait totalement perdu ses repères culturels après le choc de la Première Guerre mondiale. Le positivisme historique y sévissait vigoureusement et l'on n'avait pas encore reconnu avec Ernest Cassirer <sup>6</sup> et d'autres la valeur heuristique de la pensée mythique, ni la fécondité d'un comparatisme mythologique qui seront illustrées plus tard par un Georges Dumézil (1898-1986) <sup>7</sup>. La revue *Romania*, fondée par Gaston Paris et Paul Meyer en 1871, est aujourd'hui un monument en péril, mais elle permet de suivre le flux et le reflux des études mythologiques sur la littérature médiévale durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Vers 1950, on n'y trouve presque plus aucun article portant sur les substrats celtiques des récits médiévaux. On perd ainsi le lien essentiel entre cette matière tristanienne et l'antique culture qui l'a portée. Et l'on aboutit de ce fait souvent à des aberrations critiques <sup>8</sup>. Les spéculations actuelles sur une « écriture » médiévale souvent désincarnée de tout imaginaire promettent de belles impasses à leurs auteurs. Car comment expliquer l'esthétique d'une œuvre littéraire du xii<sup>e</sup> siècle si l'on ignore délibérément les circonstances de sa création ? La critique contemporaine serait-elle devenue amnésique ?

Pour Bédier, « la légende de Tristan est essentiellement la création d'un grand poète <sup>9</sup> ». Dans son esprit évidemment, il n'est « grand » que parce qu'il correspond aux critères littéraires du classicisme français. Bédier croit en outre à l'existence d'un poème primitif de

*Tristan* dont il exhume le « canevas<sup>10</sup> ». Sa comparaison des différentes adaptations médiévales tristaniennes lui permet d'extraire une sorte de version qualifiée de « commune », laquelle donne l'impression d'une unité mais n'est qu'une illusion d'optique textuelle. Ramener tous les fragments épars à une sorte de récit unique est sans doute aussi artificiel que d'extraire un texte supposé originel de la pluralité de ses versions manuscrites. Comme l'a bien souligné Bernard Cerquiglini<sup>11</sup>, la notion d'auteur n'est pas une idée médiévale. Toute philologie croyant au texte médiéval unique et stable se condamne à ne rien comprendre à « l'excès joyeux » du Moyen Âge et à son goût immodéré de la variance. Et cette variance rejoint la déviance idéologique. Car, contrairement à ce que pensait Bédier, étudier la légende de Tristan et Yseut, c'est justement affronter le bizarre, l'incongru, c'est-à-dire tout ce qu'une certaine université positiviste a rejeté du champ de ses préoccupations « sérieuses », et tout ce qu'elle a dénoncé comme inconvenant ou stupide<sup>12</sup>. En un mot, c'est affronter la barbarie « celte ». Car rien dans la littérature médiévale n'est jamais évident.

La légende tristanienne n'a rien de cette belle histoire d'amour aseptisée que Joseph Bédier a voulu transmettre à la postérité. Contre Joseph Bédier, nous affirmons que, pour saisir l'esprit profondément dérangeant, sinon subversif de cette légende, il faut se plonger dans la « pensée sauvage » (pour ne pas dire barbare) d'un long Moyen Âge où l'héritage païen celtique et indo-européen continue d'affronter et de travailler, voire de saper, le christianisme. Contre Joseph Bédier, nous affirmons que les Celtes ne sont pas un peuple de « barbares à demi civilisés », mais qu'ils sont les héritiers à part entière d'une haute tradition mythique qui supporte la comparaison avec celle des Grecs dont elle est souvent proche. La légende de Tristan et Yseut n'est pas fondamentalement d'essence judéo-chrétienne, même si le christianisme s'y installe comme dans tous les récits celtes adaptés au Moyen Âge. Elle est d'origine indo-européenne, mais elle rencontre de manière explosive le christianisme médiéval. C'est l'une des causes du scandale qu'elle instaure dans l'imaginaire amoureux de l'Occident. Les principes amoureux qu'elle illustre doivent sans doute plus à l'héritage lointain du *Kâma Sûtra* qu'au *Cantique des cantiques*.

Le « désordre amoureux » qu'inaugurent Tristan et Yseut est une réaction contre le mépris chrétien de la chair tant vanté par saint Paul. Quant aux petites et grandes « cochonneries » des amants, elles s'expliquent plus par une antique mythologie de la truie divine et du porcher royal des Celtes que par une véritable intention pornogra-

phique. Car il faut s'aviser d'étudier enfin le texte, tout le texte, y compris ces passages que d'aucuns qualifient encore de bizarres. Pourquoi les mots de la langue ne seraient-ils pas aussi étranges que les formes imaginaires de la vie elle-même, surtout si ces mots se rapportent à la vie des hommes et des femmes du XII<sup>e</sup> siècle (et d'avant) qui ressemble si peu à la nôtre ? Interrogeons alors les mots et les mythes qui les sous-tendent en pratiquant une lecture attentive à la longue histoire des motifs mythiques<sup>13</sup>. Et vive le bizarre !

Le pari de cet ouvrage sera de prendre au sérieux le texte gallois médiéval où Tristan est décrit en porcher. Ce trait « barbare » permet d'entrevoir l'arrière-plan mythique du personnage, lequel n'a été que partiellement occulté par l'adaptation courtoise ou chrétienne de ces récits. Il retrouve une insolite cohérence, si l'on rétablit autour de lui la mythologie des contes de fées ou le témoignage des mythes antiques.

Dans un premier essai consacré au mythe de Tristan et Yseut<sup>14</sup>, notre souci avait été de reconnaître, au-delà de la lettre, l'existence de réseaux mythiques et symboliques dans les récits français et de suggérer la transformation de motifs anciens (d'origine celte) en motifs nouveaux (médiévaux). Était alors souligné le rôle féerique du personnage d'Yseut permettant d'envisager un nouveau parcours dans différentes séquences de motifs tristaniens. Tristan, le héros guerrier, et Yseut, la reine fée de l'Autre Monde, procèdent d'une tradition qui s'enracine dans un fonds archaïque de mythes européens. Près de quinze ans plus tard, il nous semble évident que l'étude mérite d'être poursuivie<sup>15</sup>.

Le présent ouvrage s'autorise d'une démarche comparable. Il rend toujours au personnage de Tristan ses prérogatives mythiques. Il distingue toujours ce que l'on peut appeler un « mythe hérité » (l'héritage de thèmes ou de motifs mythiques qui n'ont pas été inventés au Moyen Âge) et un « mythe inventé » (Tristan et Yseut comme créations proprement médiévales qui fondent un mythe durable de l'amour mélancolique — ou de la maladie d'amour — en Occident). Entre ces deux étapes, la littérature affirme sa fonction mytho-poétique, c'est-à-dire sa capacité à fabriquer des mythes<sup>16</sup>.

Mais le présent ouvrage veut aussi s'interroger sur certains aspects de la pensée mythique et sur les relations complexes entre mythe, langage et littérature. Il ne se donne nullement pour une étude « littéraire » des romans tristaniens (il n'en existe que trop<sup>17</sup>). Il est avant tout une reconnaissance des enjeux mythologiques de ces textes. Il s'agit de pénétrer dans un univers autre (celui du mode symbolique)

que le positivisme académique continue de méconnaître. Cet univers est celui des contes dits folkloriques qui façonne en profondeur l'imaginaire médiéval et lui donne une résonance inattendue. C'est aussi celui des mythes de l'ancienne Europe. Pourquoi Tristan est-il porcher ? Qu'est-ce qu'un porcher en mythologie ? Pourquoi un porcher a-t-il nécessairement un rapport privilégié à la musique, à l'initiation magique ou à l'amour ? Autant de questions que Joseph Bédier n'a jamais pu, ni même voulu se poser !

Mais pourquoi étudier de ce point de vue particulier les textes littéraires du Moyen Âge ? Parce que la littérature médiévale française n'est pas seulement l'expression d'une esthétique originale. Elle est aussi le conservatoire d'un vieux fonds légendaire au moins aussi ancien que l'Europe. Si le « roman<sup>18</sup> » est bien né en Occident, la France a été pionnière de cet essor. Pourquoi la France ? Magie d'une langue ? Hasard de l'Histoire ?

En fait, les plus anciens romans français s'édifient sur des mythes anciens (le romancier médiéval n'invente jamais ses histoires), bien antérieurs à l'apparition d'une littérature en français. La littérature médiévale est ainsi devenue dépositaire d'un immense trésor mythologique qui remonte aux anciens Celtes, mais aussi sans doute aux peuples antérieurs qui les ont précédés en terre d'Occident. Cet héritage est comparable à celui de la Grèce, de l'Égypte ou d'autres civilisations illustres. Il reste encore trop méconnu. Étudier la littérature médiévale du point de vue mythologique, c'est donc se mettre en mesure d'inventorier un héritage, à la fois proche et lointain, et de réécrire aussi, probablement, l'histoire des origines de la civilisation européenne.

## NOTES

1. Nombreuses rééditions : *Le Roman de Tristan et Iseut* par J. Bédier, préface de G. Paris, Paris, UGE (10/18), 1981.

2. Pour les récits tristaniens en vers ainsi que pour la saga norroise, toutes nos références renverront, sauf indication contraire, à notre édition avec traduction de l'ensemble de ces textes (en collaboration avec Daniel Lacroix pour la saga norroise) : *Tristan et Iseut. Les poèmes français. La saga norroise*, Paris, Le Livre de Poche (« Lettres gothiques »), 1989.

3. *Le Roman de Tristan* par Thomas, éd. de J. Bédier, SATF, 1905, t. 2, p. 160.

4. Il faudra bien plus que la complaisante biographie intellectuelle de J. Bédier procurée par A. Corbellari (*Joseph Bédier, écrivain et philologue*, Genève, Droz,

1997) pour faire oublier des jugements aussi primaires et aussi navrants. Avec ces préjugés, Bédier s'est trompé sur tous les domaines qu'il a abordés : Tristan et Yseut, la chanson de geste, les fabliaux.

5. A. Pauphilet (*Le Legs du Moyen Âge*, Melun, d'Argences, 1950, pp. 138-140) notait déjà très lucidement : « Il [Bédier] ne respecta même pas toujours ce que nous possédons ; il prit tout ce qui lui plaisait sans souci de reconstitution plausible. Le poète et l'homme de goût l'emportaient ainsi sur le savant. C'est un conte exquis, mais tel que le Moyen Âge ne l'a jamais connu : le *Tristan* d'un jongleur du XIX<sup>e</sup> siècle. » Son œuvre porte la marque d'Henri de Régnier, Anna de Noailles, Jean Moréas et Edmond Rostand (à qui Bédier devait succéder à l'Académie française).

6. E. Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen*, Yale University Press, 1953. Traduction française : 1. *La Philosophie des formes symboliques* 2. *La Pensée mythique*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

7. La *Naturmythologie* d'un Max Müller (1823-1900) était alors la seule école mythologique de référence. Voir M. Müller, *Mythologie comparée*, édition établie, présentée et annotée par P. Brunel, Paris, Laffont, 2002.

8. Voir l'ouvrage de F. Barteau (*Les Romans de Tristan et Iseut : introduction à une lecture plurielle*, Paris, Larousse, 1972) qui montre que tout est dans tout et réciproquement !

9. *Le Roman de Tristan* par Thomas, éd. de J. Bédier, *op. cit.*, t. 2, p. 318. C'est le mythe du « génie français » allié à un autre mythe : celui de l'auteur unique et infaillible producteur de chefs-d'œuvre.

10. Sur la question controversée du prototype littéraire des romans tristaniens (le *Tristan* supposé « primitif »), voir la commode récapitulation bibliographique de D. Shirt, *The old french Tristan poems*, Londres, Grant et Cutler, 1980, pp. 145-152.

11. Voir son brillant essai : B. Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, 1989.

12. L'ouvrage de Ph. Ménard, *Le Rire et le Sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969, témoigne à l'excès de ces mêmes préjugés et du même anachronisme généralisé érigé en pseudo-méthode d'étude des « mentalités ». Avant même de lire ce livre, il faut admettre que le Moyen Âge riait pour les mêmes motifs que l'homme du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui est évidemment impensable.

13. Sur l'exposé de quelques principes d'analyse, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre article : « Mythologies comparées » dans : *Questions de Mythocritique. Dictionnaire*, Paris, Imago, 2005, pp. 261-270.

14. Ph. Walter, *Le Gant de verre. Le mythe de Tristan et Yseut*, La Gacilly, Artus, 1990.

15. On pardonnera à A. Corbellari la cuistrerie de son compte rendu partial :

« La légende tristanienne et la mythologie indo-européenne. À propos du *Gant de verre* de Philippe Walter », *Vox romanica*, 52, 1993, pp. 133-146. Contrairement à ce qu'il semble penser, toute la mythologie tristanienne n'est pas soluble dans l'œuvre (pourtant immense) de Georges Dumézil. L'étude mythologique des œuvres médiévales ne se réduit pas au gadget des « trois fonctions » qu'il faudrait retrouver partout, et à tout prix !

16. On lira sur ce sujet l'ouvrage capital de J.-J. Wunenburger, *La Vie des images*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2002.

17. On renverra pour cet inventaire à la synthèse bibliographique de D. Shirt, *The old french Tristan poems, op. cit.*, et, à partir de cette date aux livraisons annuelles du *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, à compléter par les deux volumes de l'*International medieval bibliography* de l'Université de Leeds.

18. Rappelons que ce mot désigne à l'origine toute œuvre écrite en langue romane (par opposition au latin, langue savante). Il n'impose aucune forme *a priori* de genre littéraire et surtout pas celle du roman que nous connaissons.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> : <b>TRISTAN ET YSEUT, BARBARES D'OCCIDENT ?</b> . . . . .	7
<i>Chapitre I</i> : <b>FRAGMENTS ET ROMANS</b> . . . . .	15
<i>Les harpes d'Irlande</i> , 16 ; <i>La mémoire celte</i> , 19 ; <i>L'Ystoria Trystan</i> , 23 ; <i>Les conteurs et l'écrivain</i> , 27 ; <i>Le Tristan de Béroul</i> , 29 ; <i>Résumé du</i> <i>Tristan de Béroul</i> , 30 ; <i>Le Tristan de Thomas</i> , 35 ; <i>Les autres textes</i> , 38 ; <i>Un mythe n'est pas qu'un texte</i> , 39.	
<i>Chapitre II</i> : <b>TRISTAN PORCHER</b> . . . . .	47
<i>La vingt-sixième triade galloise</i> , 47 ; <i>Le jeu du porcher et du voleur</i> , 50 ; <i>Le porcher celte</i> , 52 ; <i>Les saints porchers</i> , 55 ; <i>Un porcher cochon</i> , 58 ; <i>Le porcher ou l'enfant roi indo-européen</i> , 61.	
<i>Chapitre III</i> : <b>COCHONS ET DRAGONS</b> . . . . .	73
<i>Cochonnailles</i> , 73 ; <i>Le monstre sacré</i> , 76 ; <i>Mots et mets pur porc</i> , 80 ; <i>Le</i> <i>sanglier dans la mer</i> , 84 ; <i>Le sanglier de Cornouailles</i> , 86 ; <i>La chasse au</i> <i>sanglier</i> , 90 ; <i>Le porc initiatique</i> , 92.	
<i>Chapitre IV</i> : <b>L'HOROSCOPE VÉDIQUE DE TRISTAN</b> . . . . .	105
<i>Tristan face au Tricéphale</i> , 106 ; <i>Un</i> : <i>Le Morholt, porc de la mer</i> , 107 ; <i>Deux</i> : <i>Le dragon</i> , 112 ; <i>Trois</i> : <i>L'Orgueilleux</i> , 114 ; <i>Tristan triple</i> , 116 ; <i>Tristan et ses frères animaux</i> , 119 ; <i>Le Chevalier au Chien</i> , 122.	
<i>Chapitre V</i> : <b>LA PHARMACIE D'YSEUT</b> . . . . .	133
<i>Le venin du Morholt</i> , 134 ; <i>Le philtre vénérien</i> , 137 ; <i>Magie de femmes</i> , 139 ; <i>Toutes les herbes de la Saint-Jean</i> , 142 ; <i>Le sang des fleurs</i> , 144 ; <i>Le vin herbé</i> , 146 ; <i>Le philtre et l'ambroisie</i> , 149 ; <i>Le venin vénérien</i> , 151.	



<i>Chapitre VI : NOIR DÉSIR, DE L'ÉROTISME MÉLANCOLIQUE</i> . . . . .	161
<i>Tristan le triste, 162 ; Tristan, la tristur et la mélancolie, 163 ; Le mal d'amour, 167 ; L'amour cochon et le porc mélancolique, 169 ; Mélancolie et folie, 172 ; L'érotisme des héros, 175 ; Le poison de la mer, 177 ; Thomas et le mal noir, 179.</i>	
<i>Chapitre VII : PETITE ÉROTIQUE TRISTANIENNE</i> . . . . .	187
<i>L'amour bestial, 187 ; La bauge des amants, 190 ; Scandale amoureux, 192 ; Tristan, Yseut et le Kâma Sûtra, 195 ; Cochonneries et hiérogamies, 202 ; La truie et le ladre, 205 ; La laie féerique, 207.</i>	
<i>Chapitre VIII : TRISTAN MAGICIEN</i> . . . . .	213
<i>Sentiers et trésors cachés, 214 ; La science des arbres, 218 ; Les noisettes d'Avalon, 221 ; La baguette magique, 224 ; L'ogam et l'hiéroglyphe, 227 ; Les copeaux de l'amour, 232.</i>	
<i>Chapitre IX : TRISTAN MUSICIEN</i> . . . . .	241
<i>Tristan aux mille tours, 241 ; L'initiation musicale, 246 ; L'oiseau Tristan, 249 ; La musique et le rapt des bêtes, 252 ; Picol, le pivert et le pig, 255 ; La harpe solaire, 258.</i>	
<i>Conclusion : LE LANGAGE DES OISEAUX</i> . . . . .	269
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	273
INDEX DES NOMS ET DES MOTS COMMENTÉS . . . . .	285
INDEX DES ŒUVRES ET DES AUTEURS CITÉS . . . . .	287